

UNE VIE

Pascal Rambert

Mise en scène et scénographie

Pascal Rambert



COMÉDIE-FRANÇAISE

V^x-COLOMBIER

RICHELIEU
STUDIO



UNE VIE de Pascal Rambert

Mise en scène et scénographie

Pascal Rambert

24 mai > 2 juillet 2017

durée 1h50

Costumes

Anaïs Romand

Lumières

Yves Godin

Musique et sons

Alexandre Meyer

Assistanat à la mise en scène

Maryse Estier de l'Académie de la
Comédie-Française

Assistanat aux costumes

Anu Gould

Avec

Cécile Brune Mère de l'artiste

Denis Podalydès Invité

Alexandre Pavloff Frère Amer

Hervé Pierre Interviewer

Pierre Louis-Calixte le Diable

Jennifer Decker Iris

et en alternance

**Anas Abidar, Nathan Aznar,
Ambre Godin, Jeanne Louis-
Calixte** l'Enfant

LA TROUPE

 les comédiens de la Troupe présents dans le spectacle sont indiqués par la cocarde

SOCIÉTAIRES



Claude Mathieu



Martine Chevallier



Véronique Vella



Michel Favory



Thierry Hancisse



Anne Kessler



Cécile Brune



Sylvia Bergé



Éric Génovèse



Bruno Raffaelli



Alain Lenglet



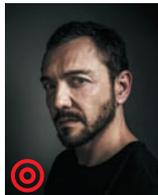
Florence Viala



Coraly Zahonero



Denis Podalydès



Alexandre Pavloff



Françoise Gillard



Clotilde de Baysier



Jérôme Pouly



Laurent Stocker



Guillaume Gallienne



Laurent Natrella



Michel Vuillermoz



Elsa Lepoivre



Christian Gonon



Julie Sicard



Loïc Corbery



Serge Bagdassarian



Hervé Pierre



Bakary Sangaré



Pierre Louis-Calixte



Christian Hecq



Nicolas Lormeau



Gilles David



Stéphane Varupenne



Suliane Brahim



Adeline d'Hermey



Georgia Scalliet



Jérémy Lopez

PENSIONNAIRES



Clément Hervieu-Léger



Nâzım Boudjenah



Danièle Lebrun



Jennifer Decker



Elliot Jenicot



Laurent Lafitte



Benjamin Lavernhe



Pierre Hancisse



Sébastien Pouderoux



Noam Morgensztern



Claire de La Rüe du Can



Didier Sandre



Anna Cervinka



Christophe Montenez



Rebecca Marder



Pauline Clément



Dominique Blanc



Julien Frison



Gaël Kamilindi

**COMÉDIENS
DE L'ACADÉMIE**



Marina Cappe



Tristan Cottin



Ji Su Jeong



Amaranta Kun



Pierre Ostoya Magnin



Axel Mandron

**SOCIÉTAIRES
HONORAIRES**

Gisèle Casadesus
Micheline Boudet
Jean Piat
Robert Hirsch
Ludmila Mikaël
Michel Aumont
Geneviève Casile
Jacques Sereys
Yves Gasc
François Beaulieu

Roland Bertin
Claire Vernet
Nicolas Silberg
Simon Eine
Alain Pralon
Catherine Salviat
Catherine Ferran
Catherine Samie
Catherine Hiegel
Pierre Vial

Andrzej Seweryn
Éric Ruf
Muriel Mayette-Holtz
Gérard Giroudon

**ADMINISTRATEUR
GÉNÉRAL**

Éric Ruf

L'auteur et metteur en scène

Auteur, metteur en scène de théâtre et d'opéra, réalisateur, chorégraphe, Pascal Rambert dirige durant dix ans le T2G – Théâtre de Gennevilliers qu'il a transformé en Centre dramatique national de création contemporaine. Il est aujourd'hui auteur associé au Théâtre national de Strasbourg depuis 2014 et artiste associé au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris depuis janvier 2017.

Une vie marque sa deuxième collaboration avec la Comédie-Française, il y a mis en scène en 2005 *Le Début de l'À*. avec Alexandre Pavloff et Audrey Bonnet. Parmi ses autres pièces de théâtre présentées en France, *Clôture de l'amour*, écrite pour Audrey Bonnet et Stanislas Nordey, connaît après le Festival d'Avignon 2011 un succès mondial. Pascal Rambert en réalise des adaptations en russe (Théâtre d'Art de Moscou), en italien (Piccolo Teatro de Milan), en espagnol (Festival Grec à Barcelone, Festival de Otoño à Madrid), en allemand (Thalia Theater à Hambourg), ou encore en anglais à New York, en arabe au Caire, en mandarin à Pékin, ainsi qu'en croate, danois et japonais. Il confie la première lecture de son texte *Avignon à vie* à Denis Podalydès, dans la Cour d'honneur du Palais des papes au Festival d'Avignon 2013, et retrouve l'acteur la saison suivante au T2G dans le cadre du Festival d'Automne pour *Répétition*. De même, il met en scène cette pièce dans des versions italienne et espagnole.

Après *Argument* en 2016 pour Laurent Poitrenaux et Marie-Sophie Ferdane, il écrit *Actrice* pour les comédiens du Théâtre d'Art de Moscou, et en fera la création française en décembre 2017 au Théâtre des Bouffes du Nord avec notamment Audrey Bonnet et Marina Hands. Il travaille actuellement à *GHOSTS*, qui ouvrira l'Art Tapei Festival 2017. Honoré en 2016 du prix du Théâtre de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, Pascal Rambert est publié en France aux Solitaires Intempestifs. Viennent d'y paraître *Une vie*, *Actrice*, *Théâtre 1987-2001 (Le Réveil, John & Mary, De mes propres mains, Race, Le Début de l'À)*. Une réédition de *Clôture de l'amour* est prévue en juin 2017 dans la collection « Classiques contemporains ».

UNE VIE, LA CRÉATION

* Écrite spécialement pour six acteurs de la Troupe et un enfant, la pièce se déroule dans un studio de radio, le temps d'une émission monographique menée par un grand critique d'art. L'Invité est un artiste de renommée internationale, dont le style confine au figuratif. Les échanges avec l'Interviewer libèrent la pensée, acceptent les silences. Cette rencontre est une remontée aux sources de la création, mais aussi de la vie de l'Invité et des figures récurrentes de son œuvre, visages, jouissances, fleurs, stylet... Les personnes qu'il évoque prennent chair et dialoguent avec lui : la mère envahissante aujourd'hui défunte, le frère haï et haïssant, le premier amour femme-maîtresse peint cent fois, l'enfant qu'il était ou encore le Diable, son meilleur ami...

En neuf tableaux, cette tentative de recomposer une vie est aussi une sublimation de la langue, que Pascal Rambert défend en privilégiant toujours une relation intime avec ceux qui l'incarnent : « Je n'écris pas sur la vie privée des acteurs, j'écris pour leur voix, leur corps, leur énergie, précise-t-il, ce sont des êtres humains, pas des personnages de papier. » En prise directe avec le concret, ce théâtre nous assure de sa force en développant une plasticité du temps, une porosité entre l'art et la vie.

* C'EST DE LÀ QUE NAISSENT LES PIÈCES

Enfant on rêve. On se laisse enfermer au Louvre la nuit. Ou dans un magasin de jouets. On a tout devant soi. L'imaginaire se tient debout. Il est à nous. On jouera toute la nuit. Ce sera bien. Ce sera la vie. Plus tard on rêve. On se laisse enfermer dans la Comédie-Française. Tous les acteurs et toutes les actrices sont là la nuit. C'est bien. C'est fantastique. C'est comme ça que les choses naissent : dans le rêve absolu et récurrent où l'on offre son imaginaire à la nuit et à toutes les actrices et à tous les acteurs de la Comédie-Française. C'est un acte d'amour de nuit. On les veut tous. On est dans le magasin de jouets absolu. On les veut. On veut jouer avec eux. On les veut pour Noël. Jour de l'an. On les veut tous les jours. On voudrait les toucher. Dormir contre eux. Les écouter dire des textes sans cesse. Ne jamais s'arrêter. On les veut. On veut écrire pour chacun. On voudrait écrire pour tous. Leur mettre des mots dans la bouche encore et encore. Ne jamais s'endormir. Écouter. Les faire jouer. Les faire jouer. C'est de là que naissent les pièces. Des acteurs. De ce rêve nocturne que l'on fait chaque soir avant de tomber de fatigue. On s'endort avec ces voix. On dort avec ces corps. On réécrit avec eux dans notre sommeil. On se donne rendez-vous dans notre sommeil. C'est fantastique. C'est fantastique. On n'arrête jamais. On recommence. C'est l'amour absolu de l'art du théâtre avec eux. On veut. On les veut tous. C'est comme ça que *Une vie* est née. En les voulant tous. En allant les voir tous. En s'asseyant et en ressentant l'émerveillement. Dans les bouches et les corps. J'ai arrêté mon enfermement dans la Comédie-Française la nuit sur six. Dans ma caverne. Dans mon magasin de jouets infini. C'est de cet endroit que naissent les pièces : la nuit. Le soir. Assis face à eux. À Richelieu. Au Vieux-Colombier. Au Studio-Théâtre. Face à eux. Plein d'amour. Les acteurs doivent être aimés. C'est de là que naissent les pièces. C'est de là qu'est née *Une vie*. Rester la nuit enfermés. Ensemble. À plusieurs. Et voir le temps face à soi. Notre vie. Face à soi.

Pascal Rambert, avril 2017

* L'ÉCRITURE EN TEMPS RÉEL

Il y a eu un moment où j'entendais moins, un problème auditif, un trouble somatique je ne sais pas, une allergie théâtrale peut-être ; je me disais, là j'entends pas, ce n'est pas possible, je ne comprenais rien de ce qui se disait sur les plateaux, chez les autres, chez moi aussi, j'avais des difficultés pour débrouiller la parole, alors j'ai demandé à mes acteurs de ralentir, de parler plus lentement. Ce n'était pas une question d'articulation, ou plutôt si, c'était exactement ça : une articulation de plus à trouver dans le corps. Je voulais qu'on articule, que ça passe par l'articulation de la parole, littéralement une pratique physique de la langue, et si je trouvais le moyen de voir bouger les articulations de cette parole alors il se pourrait que j'entende à nouveau, comme un sourd, je me disais, comme un sourdingue qui entend parfaitement ce qu'on lui raconte parce qu'il regarde bouger la bouche qui lui fait face. J'ai ralenti la parole et le corps a suivi, bien sûr, les danseurs le savent, on ne bouge pas un poignet sans que le corps ne soit entièrement emporté. C'est peut-être à ce moment-là que la danse est entrée dans mon travail. Je ne travaillais pas sur la lenteur, mais sur l'arrivée des mots, sur l'arrivée et la forme que pouvait prendre un « bougé », comme pour leur laisser la chance de devenir autre chose, de prendre une autre direction. Entre le début d'un mot et sa fin, ou entre deux mots, il se pouvait qu'on entende autre chose, ce pouvait être une question de liaison qui allait dévier, qui allait défier les attentes grammaticales ; je voulais leur redonner le temps de prendre forme, et faire de ce temps l'événement du spectacle. Je ne fais pas du théâtre de fantômes, mes pièces ne sont pas hantées, il n'y a pas de zones d'ombre, pas de trappes, de coulisses, pas de hors-champ [...]. J'avais besoin de réécrire les mots dans les bouches des acteurs et de connaître le trajet des mots dans les corps. Je voulais entendre les quatorze-vingt acceptions d'un mot et plus, je comprenais que c'était plus que cela : pas seulement entendre mais voir, tout. Prendre les mesures de l'espace entre deux prises de parole, quand vous êtes à cour, votre interlocuteur à jardin, l'espace de parole n'est pas le même que si vous travaillez le

face-à-face. L'idée était toujours la même, donner à chaque chose sa dimension physique, à la lumière quand elle monte, au son quand il porte, à la parole qu'on prend ; tout était contaminé, l'écriture n'était pas une exception. J'entends toujours dire la même chose sur l'écriture théâtrale, qu'elle se commence sur la page, qu'elle se finit sur le plateau, c'est vrai, c'est comme ça que ça se passe, mais pourquoi lorsque je suis spectateur je ne vois rien de ça. Je vois un travail qui s'est construit sur les improvisations des acteurs, et sur le dos du texte. D'abord le texte, ensuite l'écriture scénique. Je voulais faire tout coïncider [...].

Je proposai cette expression d'« écriture en temps réel » au cours de stages d'écriture précédant *Paradis*. Je supprimai les tables, les chaises, l'écriture ce n'est pas forcément se mettre à table, ni être assis, ou alors ça recommence, et dans l'ordre : l'écriture assise puis le passage à la scène debout. Là il n'était plus question de positions, assis debout, mais de tenir des postures qui pourraient libérer un texte encore une fois aussi verbal que corporel.

Il fallait résister au réalisme, aux improvisations de type psychologique, ça on le comprenait parfaitement, le fait de retarder l'effet de réalisme donnait toute sa chance au mot dans l'espace qui prenait alors toute son ampleur et faisait vraiment le tour de ceux qui l'écoutaient pour former comme un cadavre exquis de la parole. Il fallait s'accorder sur l'espace et le moment présent, *in situ*, l'ici-maintenant. Alors chaque mot est devenu un monde en soi. [...] On était au bout de ce que j'appelais la défonctionnalisation du travail, des corps, des objets ; des corps qui ne marchent pas, des tables qui ne supportent pas, des paroles qui n'informent pas. On neutralisait tout, pas pour interdire le sens, mais pour activer des associations poétiques. [...]

Souvent, les acteurs me disaient : « On ne voit pas le temps passer » ; j'en connaissais la raison : ils en étaient les auteurs. Ce temps réel était leur invention.

Ce texte est extrait de *Rambert en temps réel*,
Laurent Goumarre, *Les Solitaires Intempestifs*, 2005



Jennifer Decker, Denis Podalydès











Hervé Pierre, Pierre Louis-Calixte, Cécile Brune, Alexandre Pavloff

Nathan Aznar, Jennifer Decker, Denis Podalydès

UNE VIE, IMPRESSIONS D'ACTEURS

Une vie s'inscrit dans la tradition des pièces écrites pour la Troupe. Les six acteurs ont rédigé aux premiers jours des répétitions leurs « impressions », ce que représente pour eux un texte qui leur est dédié, ce que cette œuvre éveille en eux, leur relation à l'auteur et metteur en scène, à leur personnage...

* CÉCILE BRUNE, Mère de l'artiste

C'est une expérience inédite et jubilatoire que celle de se retrouver devant une partition spécialement écrite pour nous. À ce ressenti qui flatte un peu notre *ego* – avoir le privilège d'avoir été choisis comme point de départ de cette aventure – se mêle aussi forcément un peu d'angoisse et d'appréhension face à l'inconnu...

Je me souviens de la toute première lecture.

Nous sommes sur le seuil, prêts à tourner les pages de la brochure, prêts à pousser « la porte étroite qui chancelle » aurait dit Verlaine, à la découverte de sept entités encore opaques en devenir, sept entités avides d'incarnation, sept personnages en quête d'acteurs !

« Tu le sais, les êtres vivent dans les phrases » dira d'ici peu celle à qui il m'incombe de donner vie.

Alors qui suis-je ?... quel est mon nom ?

Première surprise : je n'en ai pas, mais je possède un avantage qui va bien au-delà d'un patronyme, j'ai un « statut », une responsabilité m'est échue, et je pressens déjà, avec un petit frisson de curiosité dans la voix qui déchiffre, que cette responsabilité n'a rien d'anodin, qu'elle sera chargée d'une sorte « d'électricité » universelle : la Mère de l'artiste !

J'esquisse un sourire de curiosité amusée, car à présent que je sais qui je suis, tout est à inventer.

Cet artiste, c'est Denis Podalydès. On comprend assez rapidement qu'il est peintre, mais il se nomme l'Invité... Il est cet invité singulier de

l'Interviewer : Hervé Pierre. Entre ces deux-là, la conversation s'engage, lors d'un entretien radiophonique, dans l'espace calfeutré, quasi impersonnel d'un studio d'enregistrement. Et soudain, voici que l'Invité me convoque, moi sa mère, ou plutôt le fantôme de sa mère. La voici qui s'extrait de son tombeau, et s'avance bien vivante vers le fils, les bras chargés de pivoines.

Elle s'incarne à nouveau et se meut dans les phrases, tantôt fantasque, volubile, en adoration devant l'artiste prodige, mère idolâtre à l'excès... tantôt génitrice acerbe, acide dans les reproches qu'elle adresse à cet enfant terrible, et prompte à lui opposer une résistance farouche lorsqu'il exige d'elle l'impensable, l'innommable. Elle finira pourtant par se livrer, par s'épancher, en remontant les allées d'une jeunesse qui surgit du passé...

Au fur et à mesure que son ombre se répand en paroles, renaissent aussi les grandes peurs d'une famille malmenée par les tempêtes de l'histoire, les secrets inavoués, et l'éternel recommencement du mal qui suinte des souvenirs : un mal qui ne cesse d'épouser d'autres formes, de se réinventer, et qui perdure de génération en génération...

Cependant que je m'aventure plus avant dans le dédale des mots qui la heurtent, des phrases qui se dérobent, du sentiment de lassitude qui la guette, je prends conscience aussi que cette lointaine épousée, cette mère de l'artiste n'attend pas autre chose, comme nous tous autour de la table, que cet instant d'humanité magique et mystérieux qui lui permettra de reprendre souffle et de poursuivre son récit.

Alors comme elle le dit elle-même : « Toi aussi, ferme les yeux, et baisse la lumière, comme on fait au théâtre. »

* DENIS PODALYDÈS, Invité

À la radio, quand on allume comme ça au milieu d'une émission, on entend parfois une voix qui nous captive. On ne connaît pas la personne, on se demande qui parle, on écoute, on voit tout. On éteint parce qu'on a autre chose à faire en urgence et on ne sait pas qui a parlé. Dans *Une vie*, c'est un peu ça.

L'Invité n'a pas de nom. C'est un artiste. Peintre. Il a peint quantité de visages, des sexes également. Au moment où l'entretien a lieu avec l'Interviewer, il a renoncé à peindre des êtres humains. Il dit ne plus peindre que des végétaux, arbres, fleurs, dont il aime dire les noms en litanies légères. Il dit : « C'est toujours la forme qui est révolutionnaire. Pas le sujet. [...] Peindre un tableau qui dit que la guerre c'est mal – c'est bien, mais après ? Je préfère en faire cent qui ne disent rien d'autre que ce qu'ils sont : *Bosquet près d'un lac. Pivoines au jardin.* [...] Et que chacun soit gorgé de vie. » Je suis d'accord. Ça me semble vrai, encore plus aujourd'hui. Ce peintre sans nom, est-ce Pascal Rambert ? Il y a de ça bien sûr. Pascal parle à travers chacun de ses personnages, il est généralement chacun d'eux, mais en tant qu'autres que lui. Sinon il n'écrirait pas de pièce de théâtre. Il emprunte aussi à ses interprètes. Il écrit pour eux. C'est de l'intime. De l'intime obscur, non dit et cependant impudique. Il se permet des choses crues, qu'on ne peut dire qu'au théâtre, qui les rend fragiles, indécises, nerveuses. Il y a un nerf à vif dans son théâtre. L'Invité réveille ses blessures dans les silences de l'entretien. Elles entrent en scène alors. Elles parlent. Nous sommes dans un jardin dévasté qui saigne. Comme dans toute vie. On est renvoyé à la nôtre. Alors on coupe le poste.

* ALEXANDRE PAVLOFF, Frère Amer

Depuis longtemps je connais Pascal. Depuis longtemps j'aime Pascal, j'aime son écriture. Ses spectacles. Sa pensée. Il y a plus de dix ans nous avons travaillé ensemble sur sa pièce *Le Début de l'A.* ici à la Comédie-Française. Un très beau souvenir. Pas que ça. Une révolution intime. Une nouvelle compréhension de moi et du théâtre. Un moment rare dans un parcours artistique. Et l'air de rien. En riant... Dans l'allégresse l'insouciance et la vitesse. Et l'amour... Le début de l'A. Alors oui j'avais hâte de retravailler avec lui. D'être de nouveau plongé dans son écriture. Il y a dix ans il n'avait pas écrit pour nous (Audrey et moi), c'étaient les mots de Kate et de Pascal.

Aujourd'hui il a eu l'envie d'écrire des mots pour moi, pour nous. C'est très flatteur et très vivifiant. Ça raconte le ici et maintenant, l'art de l'éphémère. Et le parce que c'était lui parce que c'était moi. Parce que c'était nous.

Aujourd'hui il me fait explorer le revers de l'A. Le manque d'A. La dureté, l'Amer. Tout de suite la question : C'est moi ça ? Et puis on relit on lit mieux. On voit l'universel. La fable tragique. Il me parle d'où ça vient. Il me confie. Alors plus de question, en tout cas plus celle-ci. Et on se jette dans la Haine. Mais comme toujours dans la joie dans la confiance et l'amour.

Et puis cette simplicité. Et ces « oui » poussés à longueur de répétitions ces « oui » rauques ou claqués dans sa bouche qui ponctuent le travail qui te font avancer qui sont là pour te dire oui je suis à tes côtés, ensemble, vas-y !

Alors oui nous y allons !

* **HERVÉ PIERRE, Interviewer**

Une vie-Une voix ! C'est en recherchant des personnalités du monde de l'art pour préparer mon émission, Une vie-Une voix, que j'ai découvert notre invité à travers un texte dramatique que lui avait consacré Pascal Rambert.

Une tentative de cerner la personnalité d'un créateur, son histoire, ses secrets. Comment la violence du geste créateur, créatif, sexuel, fondateur, est à l'origine d'une œuvre lucide, exigeante, mystérieuse et désespérée ? Comment décrire cette genèse, comment écrire une vie ?

Au détour d'une exposition consacrée aux « Jardins », au musée du Grand Palais à Paris, j'ai été saisi par une œuvre de notre invité, *Iris éviscérée, cerises, poissons et clématites*, exposée en miroir d'une sculpture murale en porcelaine de Sèvres de Johan Creten, *Odore di Femmina, Vulve de roses*.

C'est donc porté par la curiosité de découvrir cette part de secret, cette sensualité, que j'ai ouvert les portes du studio à ce créateur du jardin, à un ermite jardinier, à un peintre de la dé-figuration humaine. Je citerai Michel Foucault : « Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. » Cela s'applique à notre invité, écoutez-le ! Une voix-Une vie !

* **PIERRE LOUIS-CALIXTE, le Diable**

Se laisser faire, par les mots, leur sens bien sûr, la façon dont la pensée avance et se construit (comment un mot en invite un autre et ainsi de suite, de liane en liane), tout autant que par leur musicalité, leur rythmique, leur swing.

C'est une écriture qui dit et danse, quelque chose qui pulse dans le sens et dans le son. J'ai le sentiment que l'écriture de Pascal Rambert est à l'écoute des pulsions qui la traversent, qui la déclenchent et qui la guident. Lors des répétitions, il parle du grain des voix. Et chacun porte le sien en effet comme son monde. *Une vie* c'est l'expérience de cette polyphonie ; c'est ce *band* d'acteurs-là qu'il a réunis pour faire sonner un texte écrit pour chacun d'entre eux. Un cadeau qu'il nous fait.

* **JENNIFER DECKER, Iris**

Alors, les textes c'est Pascal Rambert qui les écrit. Moi, j'écris des mots qui côte à côte feront, je l'espère, une phrase.

Dans un passage de *Lettres à un jeune poète*, Rilke écrit : « Si votre vie quotidienne vous paraît pauvre, ne l'accusez pas ; accusez-vous plutôt de ne pas être assez poète pour en convoquer les richesses. » J'admets ne pas l'être assez. Et je suis bien heureuse que d'autres le soient, poètes, pour écrire des œuvres et me nourrir. Pascal Rambert nous a préparé un mets trois étoiles, complexe et délicieux.

Je suis bouleversée par les êtres pour qui « écrire est la vie » ou encore « peindre est la vie ». Bernard Buffet est un peintre qui me touche particulièrement. Il a dit ces mots : « Peindre c'est la vie. Si je ne peins pas alors il n'y a plus de vie. » Il n'aura pas menti. Il se suicide à 71 ans. Atteint de la maladie de Parkinson, il ne pourra plus peindre. Quand il dit que peindre est la vie je le crois, il aura laissé derrière lui plus de huit mille toiles...

Pascal Rambert me semble tout aussi lié à l'écriture que Buffet à sa peinture. Pascal Rambert a écrit pour nous six. Que je puisse le toucher assez pour qu'en sorte le personnage d'Iris me trouble, m'émeut et me fait rougir de plaisir. Répéter avec lui plus encore. Car à chaque fois qu'il me parle, qu'il parle à un acteur, c'est un acte d'amour. C'est une pulsion de vie. Il aime les mots. Il aime les acteurs. Il aime les fleurs. Les peintres. Les voix. L'amour. Il aime la vie quoi. Mais il l'aime vraiment. Pascal serait, pour moi, contenu dans cette phrase qu'il a donnée à Denis Podalydès : « Vous parliez de responsabilité : notre devoir c'est de restituer la sensation. Sinon il faut faire autre chose. L'amour fini, j'ai restitué Iris. Voilà. »

Je le vois faire ça, restituer l'amour, tous les jours avec nous et avec joie.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Anaïs Romand - costumes

Après des collaborations avec des décorateurs et costumiers tels que Franca Squarciapino et Ezio Frigerio sur des productions au théâtre, à l'opéra et au cinéma de Giorgio Strehler, Roger Planchon, Jean-Paul Rappeneau ou Andrei Konchalovsky, Anaïs Romand s'oriente vers la conception de décors et costumes pour le cinéma et plus épisodiquement le théâtre. Au cinéma, elle travaille avec Jacques Doillon (*Du fond du cœur*, *Mes séances de lutte*), Tonie Marshall (*France Boutique*), Leos Carax (*Holy Motors*), Benoît Jacquot (*Journal d'une femme de chambre*), Xavier Beauvois (*Les Gardiennes*), Diane Kurys (*Les Enfants du siècle*, en collaboration avec Christian Lacroix), et très régulièrement avec Olivier Assayas (*Les Destinées sentimentales*, *Demonlover*, *Clean*, *Boarding Gate*, *L'Heure d'été*) ou Bertrand Bonello, auprès duquel elle reçoit deux Césars des meilleurs costumes pour *L'Apollonide* (2012) et *Saint Laurent* (2015). Un troisième César lui est décerné pour *La Danseuse* de Stéphanie Di Giusto (2017). Elle retrouvera en 2018 pour *Les Confins du monde* Guillaume Nicloux, avec qui elle travaille depuis 2006. Au théâtre, elle crée les costumes d'*Argument* de Pascal Rambert et d'*Un amour impossible* d'après Christine Angot mis en scène par Célie Pauthe.

Yves Godin - lumières

Créateur lumières, Yves Godin collabore au début des années 1990 aux projets de nombreux chorégraphes, plasticiens et musiciens, développant une démarche autour de deux axes principaux : la perception de l'espace et du temps ainsi que le tissage de liens en réseaux, plus ou moins anachroniques avec les autres natures en présence (corps, sons, pensée, temps). Aujourd'hui, il crée la lumière et la scénographie de nombreux spectacles de danse, performance, théâtre et musique, collaborant principalement avec Boris Charmatz, Vincent Dupont,

Olivia Grandville, Thierry Balasse et Pascal Rambert. Yves Godin conçoit parallèlement installations et événements sur et autour de la lumière. Il réalisera ainsi cette année plusieurs dispositifs scénographiques et lumineux, notamment pour Pascal Rambert (*Actrice* au Théâtre des Bouffes du Nord), le chorégraphe Boris Charmatz (*À bras-le-corps* à l'Opéra national de Paris, *10 000 gestes* au Manchester International Festival et *A Dancer's Day* à l'aéroport de Berlin-Tempelhof), et pour le concert *Cosmos 69*, projet mené par Thierry Balasse à la Maison de la musique de Nanterre.

Alexandre Meyer - musique et sons

Compositeur et interprète guitariste, Alexandre Meyer a fait partie de différents groupes de musique depuis 1982, dont Loupideloupe, les Trois 8 ou Sentimental Trois 8. Il travaille avec de nombreux artistes issus de diverses disciplines, croisant la route de musiciens et compositeurs tels que Marc Citti, Fred Costa, Frédéric Minière, Xavier Garcia, Heiner Goebbels. Il travaille également avec les metteurs en scène et scénographes Clémentine Baert, Maurice Bénichou, Patrick Bouchain, Thomas Bouvet, Robert Cantarella, Véronique Caye, Jean-Paul Delore, Michel Deutsch, Nasser Djemaï, Daniel Jeanneteau, Philippe Minyana, Jacques Vincey et Marie-Christine Soma, ainsi que Pascal Rambert pour toutes ses productions depuis dix-sept ans. Alexandre Meyer collabore aussi avec les chorégraphes Odile Duboc, Fabrice Lambert, Mathilde Monnier, Julie Nioche ou Rachid Ouramdane, le plasticien Daniel Buren, la conteuse Muriel Bloch. Enfin, il participe à plusieurs productions pour France Culture et travaille aux côtés des réalisateurs Blandine Masson et Jacques Taroni.

Réservations 01 44 58 15 15
www.comedie-francaise.fr

Salle Richelieu

01 44 58 15 15
Place Colette
Paris 1^{er}

Théâtre du Vieux-Colombier

01 44 39 87 00/01
21 rue du Vieux-Colombier
Paris 6^e

Studio-Théâtre

01 44 58 98 58
Galerie du Carrousel du Louvre
99 rue de Rivoli
Paris 1^{er}